


La raison à l'épreuve des grandes crises historiques

par Domenico Losurdo

La Révolution française ? « Une folie de possession satanique » pour Baader, un « virus d'une nouvelle espèce inconnue » d'après Tocqueville. En plein XXe siècle, le Français François Furet et l'États-unien Richard Pipes resserviront à leurs lecteurs la phrase de Tocqueville pour décrire la Russie révolutionnaire. Selon cette logique simplificatrice, si Jacques Roux a écrit que « l'égalité n'est qu'un vain fantôme quand le riche, par le monopole, exerce le droit de vie et de mort sur son semblable », c'est probablement parce qu'il était fou. Le professeur de philosophie Domenico Losurdo nous montre qu'il a toujours été plus facile, et bien moins embarrassant, d'attribuer les grandes crises historiques à la simple folie – collective ou individuelle – plutôt que d'analyser leur contexte politique et social.

RÉSEAU VOLTAIRE | URBIN (ITALIE) | 11 JANVIER 2013



 omment expliquer la grande crise historique qui débute

avec la Révolution française et qui, un quart de siècle plus tard, se conclut (provisoirement) avec le retour des Bourbons ? Friedrich Schlegel et la culture de la Restauration n'ont de cesse de dénoncer la « *maladie politique* » et le « *fléau contagieux des peuples* » qui font rage à partir de 1789 ; mais c'est Metternich même qui met en garde contre la « *peste* » ou le « *cancer* » qui dévaste les esprits [1]. Pour être plus exacts – renchérit cet autre idéologue de la Restauration qu'est Baader – nous sommes en présence d'une « *folie de possession satanique* » ; au renversement de l'Ancien régime a succédé non pas la démocratie mais bien la « *démonocratie* » [2], c'est-à-dire le pouvoir de Satan.

Plus tard, après la vague de la révolution de 1848 et surtout de la révolte ouvrière, Tocqueville va développer l'approche psychopathologisante : ce qui va expliquer « *la maladie de la Révolution française* » est la propagation d'un « *virus d'une espèce nouvelle et inconnue* » [3]. Dans les *Souvenirs*, faisant référence au moment où commence à monter l'agitation qui débouchera sur les journées de juin, le libéral français fait dire à « *un médecin de mérite qui dirigeait alors un des principaux hôpitaux de fous de Paris* » : « *Quel malheur et qu'il est étrange de penser que ce sont des fous, des fous véritables qui ont amené ceci ! Je les ai tous pratiqués ou traités. Blanqui est un fou, Barbès est un fou, Sobrier est un fou, Huber surtout est un fou, tous fous, monsieur, qui devraient être à ma Salpêtrière et non ici* ». Tocqueville ajoute ensuite : « *J'ai toujours pensé que dans les révolutions et surtout dans les révolutions démocratiques, les fous, non pas ceux auxquels on donne ce nom par courtoisie, mais les véritables, ont joué un rôle politique très considérable* » [4].



Alexis de Tocqueville, 1805–1859. Les défenseurs du

La référence à des forces en quelque sorte infernales ne fera pas défaut non plus : dans les journées de juin, Tocqueville entend résonner « *une musique diabolique* » dans les quartiers qui s'apprêtent à résister et qui appellent les habitants à la lutte en sonnant la « *générale* ». Les habitants écoutent et se préparent avec un « *air sinistre* », en perdant leurs traits humains. Voilà s'agiter de façon insensée une « *vieille femme* » qui ressemble à une

libéralisme, dont Raymond Aron et Richard Pipes, ainsi que l'historien François Furet, célèbrent son analyse de la Révolution française, qu'il qualifie simplement de « maladie ».

sorcière : « *L'expression hideuse et terrible de son visage me fit horreur, tant la fureur des passions démagogiques et la rage des guerres civiles y étaient bien peintes* ».

Au lendemain de la Commune de Paris, l'approche psychopathologique célèbre son triomphe avec Taine :

« S'il y a pour les corps des maladies épidémiques et contagieuses, il y en a aussi pour les esprits, et telle est alors la maladie révolutionnaire. Elle se rencontre en même temps sur tous les points du territoire, et chaque point infecté contribue à l'infection des autres [...] De toutes parts la même fièvre, le même délire et les mêmes convulsions indiquent la présence du même virus, et ce virus est le dogme jacobin. » [5]

C'est non seulement la Commune mais tout le cycle révolutionnaire français qui est mis sur le compte du « *virus* » et de l'« *altération de l'équilibre normal des facultés* » [6]. Jetons un regard à tel ou tel acteur de la révolution : « *Le médecin reconnaît à l'instant un de ces fous lucides que l'on n'enferme pas, mais qui n'en sont que plus dangereux* » (VII, 205). En effet, Marat se comporte comme « *ses confrères de Bicêtre* » (VII, 208). Comme on peut voir, nous sommes passés de la Salpêtrière de Tocqueville à Bicêtre, mais l'explication des crises révolutionnaires continue à être recherchée dans les asiles. Aux yeux de Taine aussi la folie révolutionnaire a quelque chose de diabolique. Si Voltaire est un « *démon incarné* », Saint-Just est le protagoniste d'une sorte de rite satanique : « *Écraser et dompter devient une volupté intense, savourée par l'orgueil intime, une fumée d'holocauste que le despote brûle sur son propre autel ; dans ce sacrifice quotidien, il est à la fois l'idole et le prêtre, et s'offre des victimes pour avoir conscience de sa divinité* » [7].

Le cycle qui débute en Russie en 1905 est comparable au cycle révolutionnaire français. La culture dominante va alors réactualiser le « *diagnostic* » déjà opéré. Le « *virus d'une espèce nouvelle et inconnue* » migre de France en Russie : c'est ainsi, dans un renvoi explicite à Tocqueville, qu'argumentent François Furet et le soviétologue états-unien Richard Pipes [8].

La lecture en termes psychopathologiques des grandes crises

historiques est de nos jours tellement répandue qu'on peut la remarquer jusque dans les catégories centrales du discours politique. En 1964, Adorno voit dans le « *totalitarisme psychologique* » le fondement du totalitarisme proprement dit : il y a des individus qui « *n'ont à leur disposition qu'un moi faible et ont par conséquent besoin, comme substitut, de l'identification à un grand collectif et de sa couverture* ». Non seulement s'évanouissent alors la situation objective, la géopolitique et l'histoire, mais les idéologies mêmes ne jouent aucun rôle : « *Les caractères soumis à l'autorité sont évalués de façon totalement erronée alors qu'ils sont construits à partir d'une idéologie politico-économique déterminée* » [9].

La dérive psychologiste finit par émerger aussi chez Arendt. Récurrente est, en effet, dans les *Origines du totalitarisme* la dénonciation du « *mépris totalitaire pour la réalité et les faits en eux-mêmes* », pour la « *folie* » dont la « *société totalitaire* » fait preuve. Celle-ci n'est pas la poursuite avec des méthodes brutales et sans aucun scrupule moral d'objectifs en tous cas logiquement compréhensibles. Non, dans le



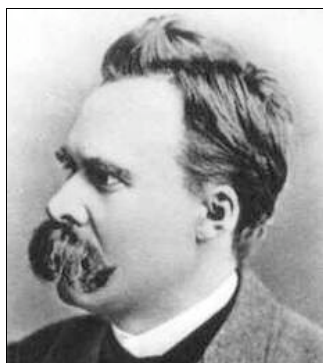
Hanna Arendt
(1906-1975).

totalitarisme nous avons affaire à des « *paranoïaques* » [10] : « *L'agressivité du totalitarisme ne naît pas de l'appétit de puissance et son expansionnisme ardent ne vise pas l'expansion pour elle-même, non plus que le profit ; leurs raisons sont uniquement idéologiques : il s'agit de rendre le monde plus cohérent, de prouver le bien-fondé de son sur-sens* » (p. 810). En d'autres termes, le totalitarisme est la folie qui veut la folie.

Nous voici ramenés en quelque sorte à la culture de la Restauration, comme il ressort d'un détail ultérieur. Concernant les « *régimes totalitaires* » (non seulement le régime hitlérien mais aussi le stalinien), Arendt fait intervenir la catégorie de « *mal absolu* », que ne peuvent « *plus expliquer les viles motivations de l'intérêt personnel, de la culpabilité, de la convoitise, du ressentiment, de l'appétit de puissance et de la couardise* » (p. 811) et qui ne peut donc pas être expliqué rationnellement. Le Satan dont parle la culture de la Restauration est ici devenu le *mysterium*

iniquitatis.

Mais pourquoi l'approche psychologisante doit-elle être considérée comme erronée et mystificatrice ? Voyons ce qui se passe aux États-Unis, à la veille de la guerre de Sécession, c'est-à-dire de ce tragique conflit qui finit par déboucher sur une révolution abolitionniste. Chez les champions du Sud esclavagiste, on compare les abolitionnistes aux Jacobins, eux-mêmes affectés par la folie. Mais une nouveauté intervient ici. À présent on fait aussi un diagnostic psychopathologique pour les esclaves. Le nombre des esclaves fugitifs augmente et les idéologues de l'esclavage s'étonnent : comment est-il possible que des gens « *normaux* » se soustraient à une société aussi bien ordonnée ? Nous voici clairement en présence d'un esprit troublé. Mais de quoi s'agit-il ? En 1851, Samuel Cartwright, éminent chirurgien et psychologue de Louisiane, partant du fait qu'en grec classique *drapetes* est l'esclave fugitif, conclut triomphalement que le trouble psychique qui pousse les esclaves noirs à la fuite est précisément la *drapétomanie* [11]. D'autres idéologues constatent que les esclaves n'obéissent plus aux ordres des maîtres avec la même célérité qu'auparavant. Le diagnostic psychopathologisant intervient de nouveau : la maladie en question est maintenant la « *dysesthésie* », c'est-à-dire l'incapacité des esclaves à comprendre et réagir avec célérité aux ordres du maître [12].



Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844-1900)

Au XIXe siècle nous voyons se développer une autre révolution, la révolution féministe. Et de nouveau nous tombons sur la dénonciation de la folie et de la dégénérescence qui serait au fondement de cette nouveauté inouïe. C'est un grand philosophe, Friedrich Nietzsche, qui parle des protagonistes de cette révolution comme de femmes ratées qui méconnaissent leur nature de femmes et sont même incapables d'engendrer : « *“Emancipation de la femme” - voilà ce qu'est la haine instinctive de la femme ratée c'est-à-dire incapable d'enfantement, contre la femme d'une bonne tenue* ». La polémique contre le mouvement féministe est si âpre qu'elle pousse le philosophe à des déclarations d'un

philistinisme désarmant. Les « *émancipées* » seraient des « *femmes manquées* » ou bien « *celles qui n'ont pas l'étoffe pour avoir des enfants* » [13]. On peut en tirer une conclusion : historiquement, il ne s'est trouvé de défi à l'oppression qui n'ait été taxé de folie, de déformation de la santé et de la normalité.

Du reste, le diagnostic psychopathologisant se caractérise par son côté arbitraire. On peut le constater jusque chez les grands auteurs. En 1950, en publiant ses études sur la « *personnalité autoritaire* », Adorno souligne la « *corrélation entre antisémitisme et anticommunisme* » et ajoute ensuite : « *Durant les dernières années tout le mécanisme de propagande en Amérique a été consacré à développer l'anticommunisme dans le sens d'une "terreur" irrationnelle* » [14]. A ce moment-là, ceux qui ont été affectés de troubles psychiques sont les anticommunistes ; en 1964, par contre, Adorno insèrera justement les communistes, avec les fascistes, parmi les personnalités intrinsèquement autoritaires et enclines au totalitarisme !

Le diagnostic psychopathologique prend régulièrement pour cible les champions de la révolution, jamais ceux de la guerre

Il vaut aussi la peine de noter que le diagnostic psychopathologique prend régulièrement pour cible les champions de la révolution, jamais ceux de la guerre. Les fous sont Robespierre et les Jacobins, mais pas les Girondins fauteurs de la guerre, dont les conséquences dévastatrices pour la liberté civile et politique sont dénoncées de façon anticipée et avec une grande lucidité justement par Robespierre. Les fous sont les bolcheviques qui invoquent la Révolution pour mettre fin à la boucherie de la Première Guerre mondiale, pas ceux qui, en prolongeant la participation de la Russie à cette boucherie, n'hésitent pas à sacrifier des millions de personnes et à provoquer dans le pays une crise politique, économique et sociale aux proportions épouvantables. Plus encore,

la Première Guerre mondiale est saluée non seulement en Russie mais dans tout l'Occident comme un moment de régénérescence spirituelle exaltante, et les plus grands intellectuels de l'époque s'engagent dans cette œuvre de célébration et de transfiguration !

Enfin. Nous avons vu Tocqueville identifier dans l'œuvre d'un « *virus d'une espèce nouvelle et inconnue* » la cause de l'interminable cycle révolutionnaire français. Mais pourquoi l'auteur de cette explication ne pourrait-il pas être soumis lui aussi à un diagnostic psychopathologique ? Pour démontrer la folie de la « *race des révolutionnaires qui semble nouvelle dans le monde* » et qui est à l'œuvre en France, il observe que celle-ci « *non seulement pratique la violence, le mépris des droits individuels et l'oppression des minorités, mais, ce qui est nouveau, professe qu'il doit en être ainsi* » (II, 2, p. 337). Et voyons à présent comment le libéral français célèbre la première guerre de l'opium :

« C'est un grand événement, surtout si l'on songe qu'il n'est que la suite, le dernier terme d'une multitude d'événements de même nature qui tous poussent graduellement la race européenne hors de chez elle et soumettent successivement à son empire ou à son influence toutes les autres races [...] ; c'est l'asservissement de quatre parties du monde par la cinquième. Ne médions pas de notre siècle et de nous-mêmes ; les hommes sont petits mais les événements sont grands ».

Ou bien voyons quel comportement suggère Tocqueville à l'armée française engagée dans la conquête de l'Algérie :

« Détruire tout ce qui ressemble à une agrégation permanente de population, ou en d'autres termes à une ville. Je crois de la plus haute importance de ne laisser subsister ou s'élever aucune ville dans les domaines d'Abd-el-Kader » (le leader de la résistance). » [15]



En 1839, le parlement britannique décide l'envoi d'un corps expéditionnaire dans la province chinoise de Canton pour défendre...

**le commerce de l'opium, vendu
comme drogue par les Etats-uniens
et les Britanniques mais interdit en
Chine depuis 1729. C'est le début de
la première guerre de l'opium (de
1838 à 1842), célébrée par
Tocqueville comme « un grand
événement ».**

Dans ces deux déclarations résonne cette célébration de la violence et de la loi du plus fort reprochée à la « *race des révolutionnaires* » à l'œuvre en France. En d'autres termes, c'est de façon non seulement arbitraire mais aussi dogmatique que procèdent les auteurs de l'approche psychopathologique : ils ne s'appliquent pas à eux-mêmes les critères qu'ils font valoir pour les autres.

On pourrait objecter avec Furet que le caractère pathologique de la violence jacobine (et bolchevique) réside dans le fait qu'elle dévore ses propres fils. Si ce n'est que la dialectique de Saturne est bien présente dans la Réforme protestante et dans la première révolution anglaise et se manifeste aussi, avec des modalités particulières, dans la révolution américaine. À l'occasion de la Guerre de Sécession, les deux camps se réclament de la lutte pour l'indépendance conduite conjointement contre la Couronne anglaise. Les abolitionnistes se réfèrent au principe proclamé par la Déclaration d'indépendance d'après lequel « *tous les hommes ont été créés égaux* » et à l'*incipit* solennel de la Constitution de Philadelphie dans lequel le « *peuple des États-Unis* » déclare vouloir ultérieurement « *perfectionner l'Union* ». La propagande de la Confédération revendique l'héritage de la lutte des patriotes contre un pouvoir central oppressif, souligne la centralité du thème des droits de chaque État singulier dans le processus de fondation et dans la tradition juridique du pays, et fait remarquer que Washington, Jefferson et Monroe étaient tous des propriétaires d'esclaves. Les deux camps opposés déclarent avancer dans la trace des Pères Fondateurs, mais cela n'évite pas le choc et le rend même plus âpre. Pas de doute : dans ce cas aussi, Saturne dévore ses enfants.

Par ailleurs, il faut noter que les colons américains protagonistes de la guerre d'indépendance contre le gouvernement de Londres sont définis par leurs contemporains anglais, que ce soit dans un

jugement positif ou négatif, comme « *les dissidents du désaccord* ». Et si Burke dénonce la « *maladie* » française dès la toute première phase de la révolution [16], Mallet du Pan met en cause pour cette révolution l'« *inoculation américaine* » [17]. Comme on le voit, le renvoi à la dialectique de Saturne et à la psychopathologie pour expliquer les révolutions n'a pas attendu le jacobinisme pour venir au jour !

Mais posons-nous maintenant une question : quel est le point de départ de la folie idéologique qui aurait fait rage d'abord dans le cycle révolutionnaire français puis dans le cycle révolutionnaire russe ? Furet comme Pipes partent de la France des Lumières et des sociétés de pensée. Et c'est de la même façon qu'argumente Taine, que nous avons vu critiquer Voltaire en tant que démon incarné et qui voit la France révolutionnaire « *enivrée par la mauvaise eau-de-vie du Contrat social* » de Rousseau [18]. Peut-on à présent considérer comme terminée la recherche à rebours des origines du maudit virus révolutionnaire ? Pas du tout ! Bien avant la révolution qui liquide en France l'Ancien régime, survient en Allemagne la Guerre des paysans qui, conduits par Müntzer, s'insurgent contre les feudataires et veulent abolir la servitude de la glèbe. Les protagonistes de cette révolution sont stigmatisés par Luther comme des « *prophètes fous* » (*tolle Propheten*) qui excitent la « *populace folle* » (*tolle Pöbel*), comme des « *visionnaires* » (*Schwärmerer, Geister, Schwarmgeister*), des fous qui ont totalement perdu le sens de la réalité [19]. Mais cette campagne contre l'ex-disciple devenu fou n'empêche pas Luther d'être à son tour classé par Nietzsche parmi les « *esprits malades* », à savoir parmi les « *épileptiques des idées* » (avec Savonarole, Luther, Rousseau, Robespierre et Saint-Simon) (*L'Antéchrist*, 54).

Oui, selon Nietzsche, pour trouver les premières origines de la maladie révolutionnaire il convient de procéder bien plus à rebours que ne le font les critiques habituels de la révolution : la folie qui voudrait l'avènement d'un monde parfait et égalitaire et qui condamne la richesse et le pouvoir en tant que tels, a commencé déjà à se manifester avec le christianisme et même, auparavant encore, avec les prophètes juifs. Convaincu de la longue durée du cycle révolutionnaire qui fait rage en Occident, Nietzsche invite à

procéder finalement au règlement de comptes avec « *ces milliers d'années d'un monde-cabanon* » [monde asilaire] et avec les « *maladies mentales* » qui font rage à partir du « *christianisme* » (*L'Antéchrist*, 38). On pourrait lire cette conclusion comme l'involontaire *reductio ad absurdum* de l'interprétation psychopathologisante du conflit politique et, en particulier, des grandes crises historiques. Mais n'oublions pas que Nietzsche déclare être « *passé par l'école de Tocqueville et de Taine* » (B, III, 5, p.28), et qu'il a avec ce dernier des rapports épistolaires empreints d'une estime réciproque [20].



Hippolyte Adolphe Taine (1828–1893). Pour lui, la France révolutionnaire est « *enivrée par la mauvaise eau-de-vie du Contrat social* » de Rousseau.

Par ailleurs, de nos jours encore, dans le sillage du philosophe allemand, un illustre historien des religions (Mircea Eliade) et un éminent philosophe (Karl Löwith) expliquent la folie sanguinaire du XXe siècle en partant de loin, de très loin : tout aurait commencé en des temps assez reculés avec le refus du mythe de l'éternel retour et avec l'avènement de la vision unilinéaire du temps et de la foi dans le progrès qui l'accompagne : tout aurait commencé avec, une fois de plus, l'affirmation de la culture juive et chrétienne. La tendance à liquider les grandes crises historiques (et en dernière analyse l'histoire universelle) en tant qu'expressions de folie caractérise la culture actuelle de façon peut-être plus forte encore que la culture de la Restauration.

Mais comment expliquer le fait que les explosions de folie se manifestent plus fréquemment et à une plus vaste échelle dans certains pays que dans d'autres ? On connaît chez Tocqueville la tendance à célébrer un sens moral et pratique supérieur et un plus fort attachement à la liberté qui caractériseraient les citoyens états-uniens, en opposition aux Français. C'est-à-dire que la lecture psychopathologique du conflit tend à déboucher dans une lecture d'empreinte ethnologique (et de tendance raciale). C'est une tendance qui se manifeste aussi avec force dans l'historiographie et dans la culture contemporaine. Selon Norman Cohn (2000, p. 21), l'Angleterre « *se fait remarquer par une*

absence quasi-totale de tendances chiliastiques » et de « *chiliasme révolutionnaire* », qui par contre font rage entre France et Allemagne [21]. Plus radical dans la dérive ethnologique (et en dernière analyse, raciale) est Robert Conquest (2001, p.15), qui voit dans la France et dans la Russie (et dans l'Allemagne) les lieux des « *aberrations mentales* », desquelles s'avèrent par contre immunes les révolutions anglaise (on ne parle que de la Glorious Revolution de 1688) et américaine. De plus, la civilisation authentique trouve son expression la plus achevée dans la « *communauté de langue anglaise* » et le primat de cette communauté a son fondement ethnique précis, constitué par les « *Angloceltes* » [22]. Alors une question se pose ici : pourquoi donc le culte des « *Angloceltes* » devrait-il être plus acceptable que le culte des « *aryens* » cher en particulier aux nazis ?

Donc. Pour se rendre compte de l'absurdité du renvoi à la psychopathologie, il suffit de réfléchir au fait que le caractère catastrophique de la crise révolutionnaire en Russie a été prévu avec des décennies d'anticipation par des auteurs très différents entre eux. En 1811, de Saint-Petersbourg encore ébranlée par la révolte paysanne de Pougatchev, Maistre voit se profiler une révolution (cette fois appuyée par des « *Pougatchevs d'Université* », c'est-à-dire par des intellectuels d'origine populaire) d'une ampleur et d'une radicalité à faire pâlir la Révolution française. En 1859 Marx prévient : si la noblesse continue à s'opposer à une réelle émancipation des paysans, il en émergera un cataclysme social « *sans précédents dans l'histoire* ». En 1905, même le premier ministre russe Serge Witte s'exprime en termes similaires !

On peut faire des considérations analogues pour la crise qui a débouché en Allemagne sur l'avènement au pouvoir de Hitler. Peu de temps après la signature du Traité de Versailles, le maréchal Ferdinand Foch observe : « *ce n'est pas la paix, ce n'est qu'un armistice pour vingt ans* ». L'impérialisme allemand n'allait pas tarder à tenter sa revanche ; et il va d'autant plus facilement obtenir un consensus de masse que les vainqueurs de la Première Guerre mondiale se montrent vindicatifs et myopes. À cette même période le grand économiste John Maynard Keynes, qui a fait partie de la délégation anglaise à Versailles, met en garde contre les

conséquences d'une « *paix carthaginoise* » :

« La vengeance, j'ose le prévoir, ne tardera pas. Rien ne pourra alors retarder longtemps cette guerre civile finale entre les forces de la réaction et les convulsions révolutionnaires désespérées ; face à quoi les horreurs de la dernière guerre allemande disparaîtront dans le néant et détruiront, quel que soit le vainqueur, la civilisation et le progrès de notre génération ». [23]

Donc : « *Que le ciel nous protège tous !* » Une épreuve de force allait se profiler pour l'hégémonie encore plus brutale et barbare que celle qui avait fait rage au cours du premier conflit mondial.

Le nazisme se caractérise aussi par sa prétention à reprendre la tradition coloniale pour la réaliser aussi, dans ses formes les plus barbares, en Europe orientale. Eh bien, à partir déjà du XIXe siècle la culture européenne la plus avancée s'est posée une question angoissante : que serait-il arrivé si les méthodes de gouvernement et de guerre à l'œuvre dans les colonies avaient fini par s'imposer aussi dans les métropoles ? Le génocide même des Juifs n'advient pas du tout de façon improvisée. Qu'il nous suffise de dire que dans la Russie ravagée par la guerre civile, les Juifs, stigmatisés en marionnettistes du bolchevisme, deviennent les victimes de massacres déchaînés par les troupes blanches appuyées par l'Entente : c'est le « *prélude* » – observent d'éminents historiens – de ce qui sera ensuite la « *solution finale* » [24].

Concluons. La lecture psychopathologisante des grandes crises historiques permet d'une part de liquider comme une expression de folie le gigantesque processus d'émancipation qui va de la Révolution française (des Lumières même) à la Révolution d'Octobre ; d'autre part, elle porte le Troisième Reich au compte d'une personnalité malade individuelle (Hitler), en absolvant indirectement le système politico-social et la tradition idéologique qui l'ont produit. La critique de la lecture psychopathologisante (voire démonologique) des grandes crises historiques est aujourd'hui un devoir essentiel de la critique de l'idéologie et de la lutte pour la raison.

Domenico Losurdo

Traduction
Marie-Ange Patrizio

Extrait de *Psychopathologie et démonologie. La lecture des grandes crises historiques de la Restauration à nos jours*, essai publié dans la revue *Belfagor. Rassegna di varia umanità*, dirigée par Carlo Ferdinando Russo, Editions Leo S. Olschki, Florence, mars 2012, p. 151–172.

Comme on le sait, Belfagor a fermé. Avec cet hommage je remercie mon ami Carlo Ferdinando Russo et toute la rédaction pour l'hospitalité qui m'a souvent été offerte.

Domenico Losurdo

L'article original a été publié le 14 décembre 2012 sur le blog de l'auteur : <http://domicoloso.com/>

[1] cf. Heinrich von Treitschke, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*, Leipzig, 1879–1894, vol. III, p. 153.

[2] Benedikt F. X. von Baader, *Sämtliche Werke*, présenté par F. Hoffmann et al. (Leipzig 1851–1860), réédition anastatique, *Scientia*, Aalen, vol. 6, pp. et 26.

[3] Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, présentées par J. P. Mayer, Gallimard, Paris, 1951 et suivantes, vol. XIII, 2, pp. 337–38.

[4] Pour les *Souvenirs* nous renvoyons le lecteur à l'anthologie de Tocqueville de F. Mélonio et J. C. Lamberti, Laffont, Paris, 1986, pp. 798 et 812.

[5] Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine* (1876–94), Hachette, Paris, 1899, vol. 6, p. 64.

[6] *Ibidem.*, vol. 5, pp. 21 et suivantes.

[7] *Ibidem.*, vol. 7, pp. 205, 208 et 347–8 et vol. 1, p. 295.

[8] Domenico Losurdo, *Le révisionnisme en histoire. Problèmes et mythes*, traduit de l'italien par Jean-Michel Goux, Albin Michel, Paris, 2006, chap. 1, 1.

[9] Theodor W. Adorno, *Eingriffe. Neun kritische Modelle*, Suhrkamp, Frankfurt a. M., 1964, pp. 132–3.

[10] Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism* (1951) Harcourt, Brace & World, New York, 3^e ed., 1966, pp. 457–9.

[11] Cf. Emily Eakin, *Is Racism Abnormal ? A Psychiatrist Sees It as a Mental Disorder*, in *International Herald Tribune* du 17 janvier 2000, p. 3.

[12] Wyn C. Wade, *The Fiery Cross. The Ku Klux Klan in America*, Oxford University Press, New York–Oxford, 1997, p. 11.

[13] *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres ».

[14] Cf. Theodor W. Adorno, *Studies in the Authoritarian Personality*, in Id., *Gesammelte Schriften*, Suhrkamp, Frankfurt a. M., vol. 9, 1, p. 430.

[15] Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, cit., vol. 2, 2, p. 337 ; vol. 6, 1, p. 58 et vol. 3, 1, p. 229.

[16] Domenico Losurdo, *Controstoria del liberalismo*, Laterza, Roma–Bari, 2005, chap. VIII, § 7.

[17] Alphonse Aulard, *Histoire politique de la Révolution française* (1926), Scientia, Aalen (reproduction anastatique), 1977, p. 19, note 1.

[18] Cf. Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine*, cit., vol. 4, p. 262.

[19] Martin Luther, *Ermahnung zum Frieden auf die zwölf Artikel der Bauernschaft in Schwaben* (1525), in *Die Werke*, présenté par Kurta Aland, Klotz–Vandenhoeck & Ruprecht, Stuttgart–Göttingen, 1967, vol. 7, pp. 165, 168, 174 et 180 ; Martin Luther, *Daß diese Worte : Das ist mein Leib etc. noch feststehen. Wider die Schwarmgeister* (1527), in *Werke*, présenté par Diaconus Dr. Buchwald et al., Schwetschke, Braunschweig, 1890, vol. 4, pp. 342 et suivantes.

[20] Domenico Losurdo, *Nietzsche, il ribelle aristocratico. Biografia intellettuale e bilancio critico*, Bollati Boringhieri, Torino, 2002, cap. 28, § 2 .

[21] Cf. N. Cohn, *The Pursuit of the Millennium* (1957), tr. it., de Amerigo Guadagnin, *I fanatici dell'Apocalisse*, Comunità, Torino, 2000, p. 21.

[22] R. Conquest, *Reflections on a Ravaged Century* (1999), tr. it., de Luca Vanni, *Il secolo delle idee assassine*, Mondadori, Milano, 2001, pp. 15, 275 et suivantes et 307.

[23] John M. Keynes, *The economic consequences of the peace* (1920), Penguin Books, London, 1988, pp. 56 et 267–68.

[24] Cf. Domenico Losurdo, *Staline. Histoire et critique d'une légende noire*, traduit de l'italien par Marie-Ange Patrizio, Aden, Bruxelles, 2011, chap. 3, 1 et 5, 6.

Source : « La raison à l'épreuve des grandes crises historiques », par Domenico Losurdo, Traduction Marie-Ange Patrizio, *Réseau Voltaire*, 11 janvier 2013, www.voltairenet.org/article177087.html